

L'ÉDITORIAL D'ALAIN GENESTAR

De cette explosion de la violence, nous sommes tous présumés responsables



R

Regardez cette photo prise par Corentin Fohlen le 29 juin à Nanterre.

A l'origine de l'embrasement, la mort d'un jeune homme, tué par un policier le mardi 27 juin au matin. Sans doute Nahel n'était-il pas un ange. Mais sur quels critères juger qui, à cet âge, est voyou ou enfant sage ? Il avait 17 ans. Le tuer

froidement, à bout portant, est un acte qui n'appelle aucune nuance dans sa condamnation.

Partout en France, des manifestants, dont bon nombre d'adolescents, ont défilé dans les rues pour lui rendre hommage et réclamer justice ; avant que des milliers de casseurs se livrent à des saccages, lors de huit jours d'émeutes d'un degré de violence jamais atteint dans la longue chronique française des chaos urbains. Et Dieu qu'il y en eut ces vingt-cinq dernières années !

A la légitime exigence de justice a succédé la haine. Un déferlement contre tout ce qui représente et incarne l'autorité, les commissariats, les postes de police et les gendarmeries, mais aussi les mairies, les écoles, les maisons de la culture..., Globalement, les institutions, la République, le drapeau, la France.

Pourquoi cette haine ? Les observateurs érudits pointent tous la responsabilité de l'Etat, comme le fit, en une phrase claire, Patrick Braouezec, ancien maire de Saint-Denis, dans Polka au printemps 2009 : « On ne vit pas une crise des banlieues. On vit une crise de la société, une crise de l'Etat. »

Tout était dit. Et rien, depuis ce constat simple dressé il y a quatorze ans, n'est réglé. Les plans s'empilent les uns sur les autres. Les discours, les résolutions, les réactions, les jugements à l'emporte-pièce bruissent pour combler le vide.

Tout au long de ces huit jours de révolte, des ténors de la politique s'improvisant sociologues ont ainsi expliqué, dénoncé et, à force de circonvolutions, embrouillé et relativisé les choses.

Parmi eux, Jean-Luc Mélenchon. Alors que sa voix tonitruante – bien que de plus en plus enrrouée – porte loin dans les cités, il s'est refusé à appeler au calme. Alors, on a débattu, polémique, échangé des propos de comptoir ou de plateau télé, au risque de justifier la violence et d'atténuer le jugement contre les casseurs, faisant d'eux non pas des délinquants responsables de ce qu'ils commettent, mais les victimes du « système », ce mot imprécis qui ne veut rien dire.

Face à ce déferlement verbal où se noie la raison, il est nécessaire de parler nettement : tout comme l'acte du policier est condamnable sans nuances, les actes de violence des casseurs le sont sans excuses.

Regardez cette autre photo de Corentin Fohlen, à Nanterre, dans l'après-midi du 29 juin, lors de la marche blanche à la mémoire de Nahel (pp. 14-15). Debout sur une camionnette, au milieu de la foule, on y voit une femme. Une mère. Sa mère. Mounia. La photo et quelques-unes qui la montrent souriante ont choqué de « belles âmes » bavardes enclines à la moquerie malgré un contexte douloureux qui, par simple humanité, appelle à la compréhension et à la retenue. Pour ces donneurs de leçon et de conduite, rejoints par des personnalités de l'extrême droite, une mère en deuil devrait se taire, s'enfouir la tête dans un foulard noir, revêtir l'habit et l'aspect d'une pleureuse, d'une mater dolorosa.

Se moquer d'elle, parler d'elle en ironisant, c'est refuser d'entendre que cette femme, cette mère met sa peine au service d'une cause juste ; qu'elle élève son chagrin en tribune pour dire des choses fortes, à la fois émouvantes et mesurées. Écoutons-la : « Ce matin, il m'a fait un gros bisou en me disant : "Maman, je t'aime." Je lui ai dit : "Fais attention à toi." » (Mardi 27 juin, jour de la mort de Nahel.)

« Je n'en veux pas à la police, j'en veux à une personne : celle qui a enlevé la vie de mon fils. J'ai des amis policiers, ils sont de tout coeur avec moi. » (Jeudi 29 juin, jour de la marche blanche.)

La dignité d'une mère en réponse à l'indécence des goguenards.



Regardez ce reportage de Sebastião Salgado à La Courneuve (pp. 56-65). En 1978, pendant trois mois, le photographe a noué des relations de confiance avec les habitants des « 4000 ». Les immeubles, les logements, les cages d'escalier de cette cité n'étaient pas encore délabrés, mais les premières fissures se dessinaient sur les murs et des éraflures commençaient à griffer la trame du tissu social qui, déjà il y a quarante-cinq ans, menaçait de se déchirer. Les photos de Salgado montrent la vie quotidienne, à la maison, à l'école, dans un cours de danse, lors d'une cérémonie de mariage, mais aussi l'atmosphère pesante de ces grands ensembles déshumanisés, de ces places, au pied des immeubles, immenses, froides et désertes.

A ses images, qui sont autant de preuves que l'Etat et les gouvernements successifs, quel que soit leur bord, n'ont pas su agir, qu'ils ont laissé pourrir la situation, pire, qu'ils ont semé les graines de la colère, Salgado ajoute ses mots : « L'Etat a failli. Il a manqué de solidarité et fait preuve d'un comportement que l'on pourrait juger raciste. La cité des 4000 est devenue la terre d'accueil des fantômes du colonialisme et de l'impérialisme à la française. »

Lisez, pour finir, ces lignes célèbres sur l'autorité – car c'est d'elle, aussi, qu'il s'agit – qui remontent à la nuit des temps. Quitte à regarder quarante-cinq ans en arrière avec Salgado, allons-y carrément avec Platon. Au IV^e siècle avant notre ère, le philosophe écrivait ceci dans La République : « Lorsque les pères s'habituent à laisser faire les enfants, lorsque

les fils ne tiennent plus compte de leur parole, lorsque les maîtres tremblent devant leurs élèves et préfèrent les flatter, lorsque finalement les jeunes méprisent les lois parce qu'ils ne reconnaissent plus au-dessus d'eux l'autorité de rien ni de personne, alors c'est là en toute beauté et toute jeunesse le début de la tyrannie. »*

Au-delà de la culpabilité de l'Etat, entité amorphe, froide, sans coeur pour souffrir ou aimer ; au-delà des haut-parleurs de la politique qui se livrent à de tristes opérations de récupération, Platon, dans sa sagesse, nous désigne, chacun, personnellement. Nous sommes tous présumés responsables de ce qu'il advient.

agenestar@polkamagazine.com

* Lu dans l'interview de Iannis Roder, professeur d'histoire-géographie à Saint-Denis et directeur de l'Observatoire de l'éducation de la Fondation Jean-Jaurès, publiée dans L'Express du 6 juillet.



© Richard Mosse

Richard Mosse

« *Soyons radicaux, ayons le courage de bousculer* »

Sa série *Infra*, réalisée dans un Congo en guerre avec une pellicule infrarouge, lui a assuré une notoriété internationale en 2012. Depuis, l'Irlandais Richard Mosse ne cesse de mélanger les médiums et les genres, le documentaire et l'art. Ses projets abordent les grandes questions de notre temps : crise migratoire, guerre, changement climatique. Son dernier travail, *Broken Spectre*, sur la destruction de la forêt amazonienne, est présenté au festival Photoclimat à Paris en septembre. La photo comme arme politique.

Le grand invité de Polka #62

Exposition à Photoclimat du 14 septembre au 25 octobre.



© Shelby Lee Adams.

Shelby Lee Adams

Les fantômes de la grande dépression

« *C'est un endroit que j'ai toujours voulu quitter, mais où j'ai toujours voulu revenir.* » Pendant près de quarante ans, de 1974 à 2010, Shelby Lee Adams a photographié ses voisins, sa famille, ses amis des « *hollers* », ces routes encaissées des Appalaches. Beaucoup plus que le portrait intime d'une Amérique invisible, *From the Heads of the Hollers* est une plongée dans les regards et les pensées de ces petits agriculteurs et anciens mineurs, ces gens du coin prisonniers de leur vallée. Des images qui évoquent celles de Walker Evans et de Dorothea Lange.

Livre disponible en août.



© Sebastião Salgado.

Sebastião Salgado

La Courneuve 1978, les premières fissures

Les émeutes qui ont éclaté après la mort du jeune Nahel, tué par un tir de policier le 27 juin à Nanterre, ont relancé les débats sur l'état des banlieues. La cité des 4000, située à La Courneuve, en Seine-Saint-Denis, a longtemps été le symbole de ces quartiers défavorisés, terreau d'inégalité sociale et d'amertume. En 1978, Sebastião Salgado réalise, pendant plusieurs mois un travail documentaire sur ce bout de France et de la « ceinture rouge » aux portes de Paris. Le photographe, alors jeune immigré brésilien, capture avec humanité un monde touchant, pétri de solidarité et de respect mutuel, mais négligé par l'Etat.



© Emily Garthwaite / Institute.

Emily Garthwaite

Et au milieu pleure le Tigre

Chaque fleuve a son histoire. Celle du Tigre est faite d'un patrimoine culturel plurimillénaire, mais aussi des traces de la guerre et d'une pollution qui se répand. Après un long reportage en Irak en 2021, Emily Garthwaite a repris son voyage au fil de l'eau au printemps dernier. De Mossoul à Fao, la photographe britannique a saisi les preuves des dégâts environnementaux considérables et recueilli les témoignages de ceux qui se battent pour sauver le Didjla, source de vie. « *Dire la vérité les met en danger* », confie-t-elle. Emily Garthwaite est lauréate du Prix photo Terre solidaire.

Exposition à Perpignan, au festival Visa pour l'Image du 2 au 17 septembre ainsi qu'à Paris, à la biennale Photoclimat du 14 septembre au 25 octobre.

Et aussi...



© Roman Romokhor / AFP

Chaque photo a son histoire



© Françoise Huguer / Courtesy Polka Factory.

Le Bazaar Factory

Et aussi...



© Alessandro Cinque.

Pérou, les contaminés

Ici, dans les majestueuses Andes péruviennes, le mal surgit des entrailles de la terre : l'exploitation des mines de cuivre, d'argent ou d'or par des multinationales qui placent le profit au-dessus de la santé publique fait des ravages. Depuis son premier voyage en 2017, le photographe italien Alessandro Cinque a parcouru 20 000 kilomètres et visité 35 mines pour témoigner des dégâts causés par la pollution sur les communautés indigènes. Parmi les victimes, des ouvriers, des agriculteurs et beaucoup d'enfants. Ce reportage au long cours, commencé dans la Vallée sacrée des Incas, est un réquisitoire d'une profonde humanité.

Alessandro Cinque est le premier lauréat du Grand Prix photo Terre solidaire, dont Polka est partenaire.



© Mario Giacomelli / Courtesy Polka Galerie.



© Franco Fontana / Courtesy Polka Galerie.

Franco Fontana et Mario Giacomelli Le portfolio – Conversazione

L'un a passé sa vie dans les Marches, au ras du sol, sur un petit territoire. L'autre s'est promené dans toute la péninsule, à pied ou dans les airs, des Apennins aux Pouilles. Le premier s'exprime en noir et blanc, le second avec des couleurs vives. Tous deux sont italiens, photographes amoureux de la terre, épris de paysages. Mario Giacomelli, mort à l'orée du XIX^e siècle, et Franco Fontana, bientôt 90 ans, engagent une conversation visuelle dans ces pages. Et à la galerie Polka à partir du 8 septembre. Deux regards en décalage, animés de la même ambition : ne pas reproduire le réel, mais le réinventer.

Exposition « Conversazione », à la galerie Polka du 8 septembre au 28 octobre.

Et aussi...



© Alain Landrain / Presse Sports

Le bon esprit d'hier à aujourd'hui



© Sébastien J. Zanella / TheWaves Agency.

Sébastien J. Zanella
L'eau, l'air, la vie



Polka Magazine

Polka, lancé en 2007, est un magazine dirigé par Alain Genestar. Récits, reportages, enquêtes, rencontres, expositions, art... Polka ouvre en grand ses pages aux photographes. Et prend le temps de l'analyse pour donner du sens à l'information. Polka accueille également dans ses pages une section dédiée à la production de contenus pour nos partenaires: by Polka. Vendu en kiosques et dans les librairies spécialisées en France comme à l'international, Polka diffuse à 20 300 exemplaires (source ACPM). Et produit de nombreux articles sur son site web : www.polkamagazine.com

Polka Galerie

Polka est aussi une galerie de 250 m², située au cœur du Marais, à Paris. Fondée en 2007 par Adélie de Ipanema et Edouard Genestar, la galerie Polka est ouverte au public et expose de nombreux artistes, parmi les plus grandes signatures de la photographie (Sebastião Salgado, William Klein, Joel Meyerowitz, Marc Riboud...). www.polkagalerie.com

Polka Factory

Depuis septembre 2019, Polka accueille les visiteurs au sein d'un nouvel espace dans le Marais: la Factory. Véritable concept store, elle propose des collections de tirages, des livres et des objets photographiques, disponibles dans la boutique et en ligne. La Factory Polka, c'est aussi un lieu de rencontres et de formation avec deux sessions de lectures de portfolios par mois, des événements (séances de signature, printing shows, conférences...) et des workshops tous les trimestres, à Paris ou ailleurs. www.polkafactory.com

LES RENDEZ-VOUS DE POLKA

EXPOSITIONS EN COURS À LA GALERIE

« Skagen »
de Joakim Eskildsen

et « Panorama »
de Joel Meyerowitz

prolongées jusqu'au 2 septembre.

VERNISSAGE À LA GALERIE

« Conversazione »
de Franco Fontana et Mario Giacomelli

jeudi 7 septembre de 18h à 20h30.

Exposition du 8 septembre
au 28 octobre 2023.

EXPOSITION EN COURS À LA FACTORY

« The Dead Sea »
d'Alexander Bronfer

jusqu'au 16 septembre.

EXPOSITION À VENIR À LA FACTORY

« Abelio »
de Sébastien J. Zanella

A partir du 21 septembre